

LAZARE
MON
AMOUR

Lazare mon amour se prolonge sur
www.editions-iconoclaste.fr

© L'Iconoclaste, Paris, 2016
Tous droits réservés pour tous pays.

L'Iconoclaste
27, rue Jacob, 75006 Paris
Tél : 01 42 17 47 80
iconoclaste@editions-iconoclaste.fr

GWENAËLLE

AUBRY

LAZARE

MON

AMOUR



Le 17 mars 1960, dans les jardins du MoMA, Jean Tinguely présente son « Homage to New York » : c'est une machine de seize mètres de long, une cathédrale de ferraille, un grand bric-à-brac, il y a des moteurs des poulies des tubes des minuteriers des pilons des batteries, et puis aussi un ballon météorologique un kart une radio un adressographe un piano une baignoire un extincteur des fumigènes des roues de vélo et de landau. Cette machine, dit Tinguely dans un anglais

hésitant, « *it's a componist... it's a poet... it's a declaration... it's a situation* ». Il dit encore qu'elle a toutes les qualités de la vie, qu'elle vit une vie très intense et que pour cette raison elle s'autodétruit. « *Autodestruction is necessary* », il dit en souriant. Et derrière ça se met en branle, ça tourne, ça grince, ça frappe, ça pulse, ça vole, ça joue et en vingt-huit minutes ça s'autodétruit (enfin, pas complètement : il faudra l'achever à la hache).

Le même jour, Sylvia Plath est à Londres. Elle a quitté les États-Unis en décembre, s'est installée avec Ted Hughes au 7, Chalcot Square. Elle est enceinte, très enceinte, un ventre-ballon (sa fille, Frieda Rebecca, naît le 1^{er} avril). Elle vient de signer un contrat pour son premier recueil, *Le Colosse et autres poèmes*. Ted Hugues est en train de devenir ce qu'on appelle un « grand poète », bientôt il posera avec T. S. Eliot,

W. H. Auden, Stephen Spender, Louis Mac-Neice (plus jeune, plus beau, plus brun qu'eux tous) pour une photo fameuse. Elle, elle n'écrit pas, juste (adressographe) le courrier de Ted et quelques vers pour l'enfant à venir (« Tu es/Le plus heureux des clowns, sur les mains,/Les pieds dans les étoiles, le crâne rond comme la lune,/ Avec tes ouïes de poisson dans l'eau »). Mais on se dit qu'en cet instant sa vie est pleine, ronde et féconde, pièces ajustées vibrant à l'unisson : qu'elle a exactement ce qu'elle voulait à vingt ans (elle en a vingt-sept) : « une vie conflictuelle, un équilibre entre les enfants, les sonnets, l'amour et les casseroles sales. Et affirmer la vie, de manière fracassante, sur les pianos et les pentes de ski, et aussi au lit au lit au lit. »

Encore plus jeune, à dix-huit ans, elle « voulait être tout » : mère et amante, épouse et putain,

mais aussi *golden girl* et embryon, juive et Lorelei, Virginia Woolf et Veronica Lake, homme, Dieu. Elle est la fille qui voulait « être Dieu, vivre toutes les vies avant de mourir – un rêve à rendre les hommes fous ». Mais parce qu'on ne peut être tout, parce que ce rêve-là rend fou, elle choisit parfois de n'être rien : elle cherche où se dissoudre, où se diluer, les vagues, une grande cause, le mysticisme, le sexe, ou bien, pourquoi pas, un homme : « Je pourrais, par exemple, fermer les yeux, me boucher le nez, et sauter aveuglément *dans* un homme... Un beau jour, je remonterais à la surface en flottant, totalement noyée et ravie d'avoir trouvé ce nouveau moi sans moi. » Parfois, assez régulièrement, elle envisage une autre solution : se tuer « et, dans l'abjection, rentrer en rampant dans le ventre maternel » (« Ça y est, je l'ai encore fait/Tous les dix ans, c'est réglé,/Je réussis – »).

Écrire. Écrire est une autre solution. La seule qui permette d'être tout et rien à la fois : se débarrasser de soi, « devenir le véhicule d'un monde, d'une langue, d'une voix » et depuis ce vide devenir les autres, « apprendre d'autres vies et en faire des mondes imprimés qui tournent comme des planètes dans l'esprit des hommes ». Alors là, oui, à la fois tout et rien on est un peu divin : on n'a plus à choisir, on brasse les possibles, on fait tinter les sphères, on impulse soi-même cadence et mouvement à ces machines précaires – poèmes, romans – où le monde se recrée. Cela, comme le reste, elle l'a compris très tôt. Mais il y a autre chose encore : pas seulement le désir, mais la peur. La peur, elle la connaît bien, elle l'a reçue en legs : « Les choix de ma mère ont fait de sa vie un rameau de peur sec et bruisant. » Elle a appris à la nommer, des noms d'oiseau, des noms d'amant, qui la

tiennent à distance et la font chanter : c'est l'Oiseau de Panique, c'est Johnny Panic (« Il avait une beauté bien à lui »). Elle a beau faire, la peur est « le dieu suprême ». Et comme le désir, elle est double : « peur des ascenseurs, des serpents, de la solitude » – peur de la vie. Mais aussi, et plus encore, peur de « la vie sans avoir vécu ». Et l'écriture, qui est double elle aussi, comme le désir, comme la peur, comme les dieux anciens, l'écriture est l'unique salut. Elle est, âpre et lucide jouissance, cette autre petite mort où, soustrait au cours de la vie, on l'éprouve plus fort. « Des mots, des mots pour arrêter le déluge qui s'écoule par le petit trou dans la digue. » « Je ne peux vivre pour la vie seule, mais pour les mots qui contrôlent le flux. » Le pire absolu, finalement, ce serait de vivre sans écrire. Et c'est peut-être ça, « la vie sans avoir vécu ».